

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers
Feuilleton de la 3^e semaine après la Pentecôte
Lundi 15 juin 2020

Albert Bessières, s. j. (1877-1952)

Récits et expériences eucharistiques (11)

AU FRONT

1. Un aumônier « à cinq sous ».
2. Le sauvetage d'une âme.
3. Une fête du Sacré-Cœur entre deux assauts.
4. Au Chemin des Dames.
Emmaüs.
Au trou Bricot.
5. Avec les dragons.

La Première guerre mondiale (1914-1918) a ensanglanté et dépeuplé l'Europe.

Le Père Albert Bessières, s. j., (1877-1952) nous montre dans les terribles conditions de vie de ceux qui sont partis au front les humbles dévouements, les généreux héroïsmes et les sacrifices. Persuadé que « Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment » (Rm 8, 28), notre auteur montre comment ils ont pu être offerts à Dieu et unis à la Passion du Christ.

Avec gratitude, nous rappelons à nos lecteurs que le Père François-Xavier Dumortier, ancien Provincial de France de la Compagnie de Jésus, m'avait autorisé, par courrier du 13 janvier 2009, à entreprendre la réédition imprimée ou électronique de ces récits.

Abbé Marc-Antoine Dor,
Recteur, membre de l'Association « Totus Tuus »

I - UN AUMONIER « A CINQ SOUS »
L'abbé François-Michel-Raymond ORRY

Juin 1918. - Au front.

Au milieu des ténèbres où le monde se débat, une lumière demeure : la vertu rédemptrice du sang, une certitude : le sang des justes répandu pour la France, offert en pleine connaissance de cause pour son salut et sa résurrection, ne saurait être un vain holocauste.

Ce qu'il faut à Dieu pour sauver les patries, ce sont des continuateurs de sa Passion.

L'abbé Orry fut l'un des milliers de collaborateurs choisis pour l'œuvre du rachat.

Une voix l'avait-elle prévenu du choix, de la place, qui lui était réservée parmi les élus, là où on rachète, où la sanglante semence est jetée aux sillons de l'avenir ?

Il fut un *arriviste* du sacrifice.

*

* *

Dieu le prépare au sacerdoce par ses voies classiques : une éducation profondément chrétienne, l'empreinte définitive de la mère.

Elève du Collège catholique de Sainte-Foy-la-Grande, sa ville natale, étudiant en mathématiques spéciales chez les Frères de Passy, puis à la Faculté des Sciences de Bordeaux, où, sous la direction d'un maître de génie et d'un grand chrétien : Pierre Duhem, il songe d'abord à l'Ecole navale, puis prépare l'Ecole centrale et la Licence ès-sciences, Raymond Orry ne perd pas de vue l'idéal de chevaleresque fidélité appris sur les genoux de sa mère.

A Bordeaux, ses soirées d'étudiant sont données aux cercles d'études, ses dimanches aux conférences populaires organisées par le Cercle Sainte-Eulalie.

Il est de ceux que le premier *Sillon* marque de sa profonde empreinte.

Son tempérament précis, ami du réel, le défend des rêveries où s'égarèrent quelques-uns de ses amis.

Mais *Le Sillon* l'enrichit de ce qui demeure un titre inaliénable à la reconnaissance de tous les catholiques : de son amour vibrant pour le Christ, le Christ historique, mais surtout le Christ vivant, présent de *l'Eucharistie* - de son culte pour la pureté - de son esprit de prosélytisme et de conquête.

Henry du Roure - qui devait tomber à l'ennemi aux débuts de la guerre - fut, en ces heures, où l'étudiant s'entraînait aux premières luttes de l'apostolat, le conseiller, l'ami de cœur.

« La première chose que l'on donne, a écrit Henry du Roure, c'est son cœur. La seconde, son esprit. La troisième, son activité. La dernière, et que l'on ne donne presque jamais, c'est son argent. »

Raymond Orry, étudiant, était de ces âmes très rares qui donnent tout.

Son cœur, son esprit, son activité, son argent étaient, dès lors, au service des âmes.

Par ce chemin on arrive finalement à se donner soi-même.

C'est ce qui arriva.

*

* *

A vingt-cinq ans, en pleine maturité de l'esprit, après sept ans d'études scientifiques, dont quatre à la Faculté de Bordeaux, Raymond Orry entra au grand séminaire de cette ville, au mois d'octobre 1906.

Cette date est pleine de sens.

La Loi de Séparation vient d'être votée.

Le « chiffon de papier » du Concordat a été déchiré par une des parties contractantes.

En vertu de la loi du plus fort, les catholiques sont mis juridiquement hors la loi.

La Dette Nationale du Budget des Cultes est déclarée inexistante.

Les Biens d'Eglise - après ceux des Congrégations - sont confisqués, les immeubles bâtis par la charité des fidèles déclarés de bonne prise.

Le repos même des morts est profané par la confiscation des fondations pieuses.

Après les orphelins et les vieillards qu'assistaient les Congrégations expulsées, ce sont les vieux prêtres, les invalides du Sacerdoce qu'on jette à la rue par la suppression des caisses de retraites ecclésiastiques.

Enfin, la communauté catholique est frappée (par un retour aux heures les plus sombres du Césarisme païen) de mort civile, par le retrait du droit légal de posséder.

Dix ans avant la lettre, l'Eglise de France connaît quelque chose des souffrances des *Régions envahies*.

Ni les longs et lugubres exodes de femmes, de vieillards par-delà les frontières, où le dénuement, la faim les attendent, ni ce raffinement de barbarie qui s'attaque jusqu'à l'âme de la race enclose dans les pierres, ne lui sont épargnés.

Avant l'agonie de la cathédrale de Reims, la France catholique connut la « Grande pitié des églises de France. »

« Région envahie, » l'Eglise de France l'est, non pas dans dix ou douze de ses départements, mais dans toute son étendue.

Et ceux qui la foulent n'ont pas même la pauvre excuse de pouvoir dire : « C'est la guerre, nous habitons de l'autre côté du fleuve. »

Cette heure de ténèbres fut l'heure choisie par le vaillant élève de Pierre Duhem pour s'offrir au Sacerdoce.

A quoi servirait la persécution, si elle ne révélait à elles-mêmes les âmes supérieures ?

Au mois d'octobre 1910, le jeune prêtre est professeur de sciences au collège Saint-Elme d'Arcachon - fondé par ces Pères Dominicains à qui un brevet de civisme ne sera livré que le 4 août 1914, lorsque la France aura besoin de leur sang.

Tout avait préparé l'abbé Orry à être un éducateur, un ouvrier d'âmes hors pair.

Son labeur de professeur, de surveillant, scrupuleusement accompli, il sait que l'essentiel demeure à faire : sculpter des âmes.

Etudiant, il a vécu de l'Eucharistie, et l'Eucharistie l'a gardé, a suscité en lui le catholique d'action.

Professeur, directeur de jeunes consciences promises aux mêmes dangers qu'il a connus, il s'industrie à leur faciliter le chemin de l'Eucharistie.

« Que nous servirait de faire la démocratie, écrivait un jour Henry du Roure, si la France ne doit être en nos mains qu'un *cadavre* ? »

L'abbé Orry veut faire des chrétiens dont l'âme ne soit pas un cadavre.

Les Décrets libérateurs le Pie X lui en fournissent le moyen.

Il apporte à en procurer l'exécution toutes les ressources de son esprit précis et réalisateur :

« Son action de grâces se prolongeait après le Saint-Sacrifice pendant toute la messe qui suivait la sienne. C'était le moment de la communion des élèves. Il restait là, prêt à entendre les confessions des retardataires, à rassurer d'un mot, à absoudre, à rendre possible, enfin, la pratique des bonnes résolutions suggérées au confessionnal, en classe, en récréation. »

Plus tard, au milieu d'une partie de ballon, au « half-times »¹, après avoir fait l'admiration des joueurs, que domine sa haute taille bien cambrée, par ses vigoureuses « bottes » de sportman intrépide, on le voit s'éloigner de quelques pas, prendre à part un joueur.

¹ La « mi-temps ».

Il pose la question d'une communion en souffrance, éclaire un scrupule, galvanise une volonté défaillante, éveille une ambition de conquête, en une âme qu'endort la douceur de vivre. Il rappelle à quelles sources naquit son sacerdoce :

« Des jeunes gens qui bouillaient de générosité, enclins à l'immolation par dégoût d'un monde égoïste, regardèrent cette plèbe lamentable avec la volonté de la sauver. Ils s'approprièrent le *Misereor super turbam*² »³.

Au coup de sifflet, l'abbé Orry suspendait le dialogue, empoignait le ballon.

*

* *

A l'approche des vacances et de l'heure de la tentation, les *a parte* se multiplient. Il s'agit de sauver de la ruine le travail d'une année.

L'abbé Orry répète les paroles lumineuses : « Le désir de Jésus-Christ et de l'Eglise, que tous les fidèles s'approchent chaque jour du sacré Banquet, vise surtout ce résultat : que les fidèles unis à Dieu par le Sacrement, y puisent la force pour triompher de la convoitise, pour effacer les fautes légères qui échappent chaque jour, et pour se préserver des péchés graves auxquels est exposée la faiblesse humaine... »⁴.

Pendant les vacances, ses lettres continuent l'exhortation.

Et il a le sourire, l'humeur qui fait de la lumière dans les âmes, le généreux optimisme qui croît au soleil même à l'heure où les nuages couvrent le ciel.

*

* *

² « J'ai pitié de cette foule » (Mt 15, 32 ; Mc 8, 2 ; cf. Mt 14, 14).

³ Henry du Roure, par Emile Baumann. *Revue des Jeunes*, 10 février 1918.

⁴ Décret *Sacra Tridentina Synodus* (16-20 décembre 1905).

1914.

Ce qui suit pourrait s'appeler : une *course au sacrifice*, mais une course réfléchie, méthodique, mathématique.

L'abbé Orry est un ardent. Il n'a rien d'un impulsif.

Son ami, Henry du Roure, demandait à ses militants : « Un esprit lucide et froid, moins d'entrain que de ténacité, moins d'intuitions heureuses que de réflexion et de méthode. »

Tout son esprit « de méthode, » l'abbé Orry va l'employer à se pousser jusqu'à l'autel, et au sacrifice définitif pour la double *cause* qui relègue bien loin derrière elle toutes les autres : la France, les âmes.

Un de ses amis du front nous livre un des mobiles secondaires de cette course au sacrifice.

« Il parlait souvent d'Henry du Roure, tué dès le début de la guerre, et je crois que son plus grand désir était de l'imiter jusqu'au bout. »

Les deux morts, en effet, se ressembleront par plus d'un trait.

La mort d'Henry du Boure « n'eut qu'une singularité, écrit Emile Baumann⁵, au moment où quatre balles l'atteignirent, il venait de rallier les fuyards d'un bataillon qui n'était pas le sien. De sa propre section, huit restaient debout, et l'ordre arrivait de se replier devant des forces écrasantes. La vaillance douloureuse d'une telle fin devait conclure une vie prédestinée aux salutaires abaissements de l'insuccès. »

Pour ce qui concerne l'abbé Orry, il faut supprimer le dernier mot. Sa vie ne se termine pas sur un insuccès et, longtemps avant ce terme, il a connu le secret d'agir utilement sur les âmes. Mais *l'aumônier à cinq sous* qu'il sera, connaîtra, par grâce d'état, tous les *salutaires abaissements*, par quoi les âmes sont achetées.

J'ai sous les yeux le portrait du poilu qu'il va être.

⁵ *Revue des Jeunes, loc. cit.*



Tête énergique un peu rejetée en arrière. Barbe et cheveux noirs taillés à l'ordonnance ; au cou, le modeste cordon noir et jaune de l'aumônier bénévole ; sur la vareuse bleu, la Croix de Guerre traversée d'une palme, la médaille de Saint-Georges de Russie.

La mobilisation le trouve classé dans l'auxiliaire pour son extrême myopie.

Il part pour Paris, se présente au Ministère de la guerre. Il s'est destiné à l'Ecole navale. Il s'offre pour remplir les fonctions d'aumônier dans la marine. Ses services sont déclinés.

Que faire ? Il n'appartient à aucune des classes d'auxiliaires mobilisés.

Heureusement, voici un conseil de révision. Il s'y présente. Les majors hésitent.

L'abbé Orry fait valoir que si ses yeux sont mauvais, ses lunettes sont bonnes et la vigueur physique exceptionnelle.

Ce singulier avocat gagne sa cause. Il est, selon son désir, versé dans le service armé.

*

* *

Quelques jours plus tard, une équipe d'infirmiers part du dépôt du Béguet pour le front.

L'abbé Orry n'est point parmi les élus.

Mais voici un soldat qui pleure dans les rangs. C'est un père de six enfants que le sort a marqué. L'abbé s'offre à le remplacer, va trouver le capitaine de recrutement, plaide sa cause, la gagne encore, obtient une permutation.

Le lendemain, le soldat de deuxième classe Orry défilait, sac au dos, dans les rues de Bordeaux et devant cette Faculté des Sciences où il fut, pendant quatre ans, un étudiant modèle.

Après un étage dans un train sanitaire, et les heures exaspérantes d'inaction, de courses vaines, d'attente que plusieurs

de nous connurent, voici le train démobilisé et l'abbé Orry au dépôt.

On réclame des volontaires pour une ambulance du front.

L'abbé sort des rangs.

Le lendemain, il débarque à Port-à-Binson, sur la Marne.

Nouvel appel aux volontaires.

Il faut deux infirmiers pour les 200 typhiques de l'ambulance du Prieuré : deux hommes d'un absolu dévouement, que n'épouvantent ni les soins les plus répugnants, ni la perspective de l'effroyable contagion.

Les infirmiers gardent le silence.

Le soldat Orry sort des rangs.

Il ne quittera l'ambulance qu'avec le dernier malade.

Et il continue à se pousser.

Le voici brancardier divisionnaire : G. B. D.

C'est-à-dire, l'homme taillable et corvéable à merci.

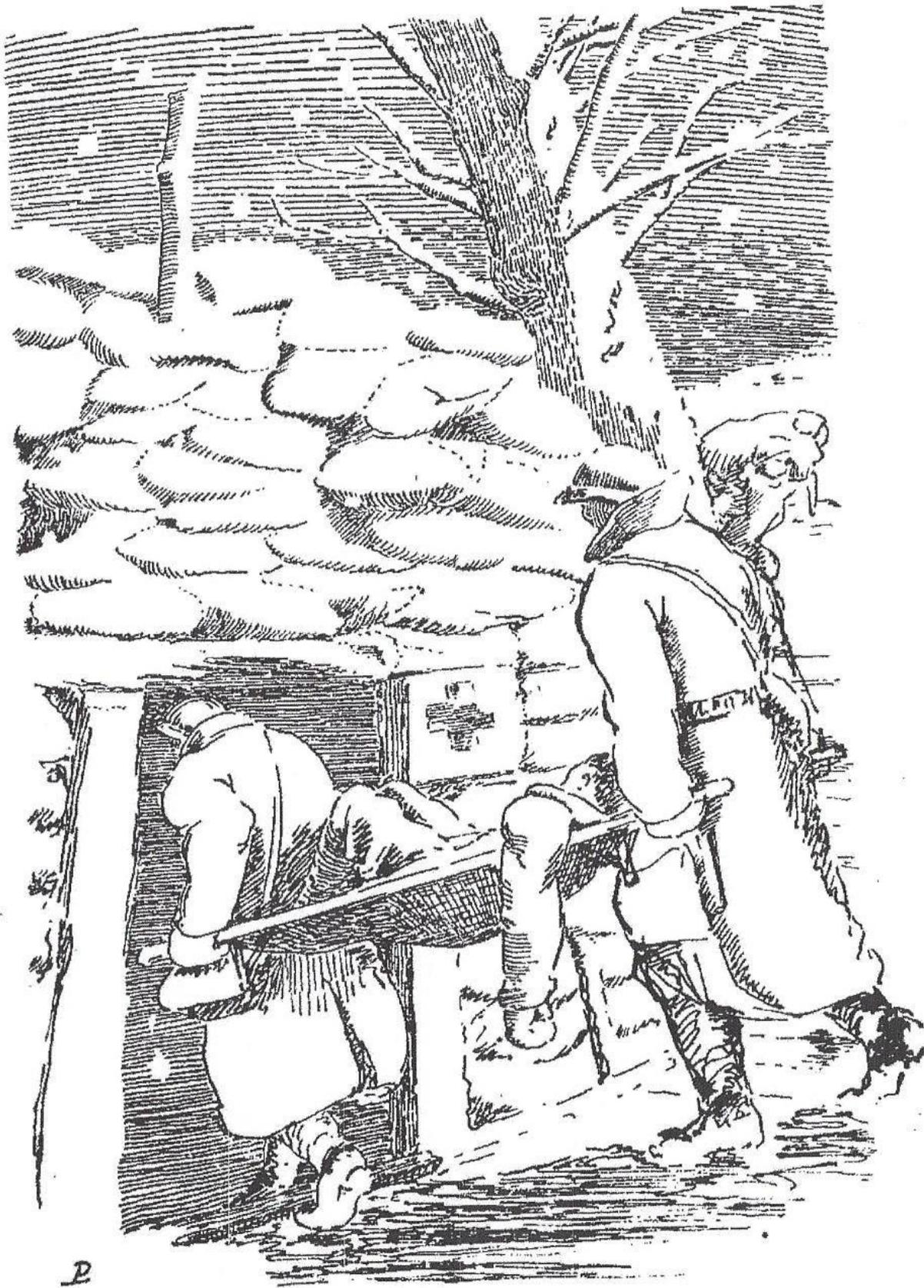
L'homme qui se repose de l'écrasant labeur de la tranchée - des cheminements par les boyaux bombardés, effondrés, pleins de boue, les épaules courbées sous le poids du brancard - des nuits passées dans les sapes en compagnie des poux et des rats - qui se repose de tout cela en creusant la tombe des morts, en charriant le fumier des cantonnements d'arrière.

Sans doute, un Anglais, un Américain, pourraient juger que le principe du respect des compétences : « The right man in the right place » est susceptible de sérieux progrès en un pays qui ne trouve rien de mieux à mettre entre les mains d'un professeur de sciences qu'une brouette et une pelle à fumier. Mais l'abbé Orry trouve tout cela très bien.

Il estime qu'un des meilleurs titres de gloire du clergé de France sera, demain, d'avoir été parmi ceux à qui la guerre n'apporta que la misère, l'universel dénuement du grand héros de la grande guerre : l'humble poilu, le *bonhomme* Jacques.

*

* *



P

Pourtant, il caresse un dernier rêve.

Aller s'établir en première ligne parmi les combattants. Offrir à ceux qui se battent et meurent le réconfort de son ministère.

Son âme de prêtre et de Français éprouve la souffrance que tous les prêtres du front connaissent bien.

Occupé à manier d'une main peu experte la pelle ou la pioche, il songe qu'il pourrait rendre, à son pays, l'éminent service de travailler au ravitaillement des âmes.

Comme tous les soldats du front, il sent la nécessité impérieuse d'un tel service, à l'heure où se dessinent contre le moral du combattant de criminelles offensives.

« Il faut, a écrit un intellectuel d'outre-Rhin, Julius Hart, que cette guerre devienne une longue guerre des esprits. »

Désespérant de vaincre par la seule puissance des armes, l'Allemagne se prépare à verser à profusion l'or qui achète les esprits.

De son côté, toutes les puissances spirituelles ont été mobilisées.

Ce sont les âmes qui font la guerre et commandent aux bras. Elle ne l'ignore pas.

Seule la France a pu négliger cette mobilisation essentielle et l'a livrée au hasard de l'improvisation.

L'abbé Orry avait trop de bon sens pour être dupe du *mensonge diplomatique* de notre service d'Aumônerie.

Conçu et organisé par quelques hommes d'un patriotisme indéniable, mais touchés du mal de la peur, notre service d'Aumônerie trahit une double préoccupation du législateur. Accorder quelque satisfaction aux légitimes réclamations des croyants, tout en évitant de donner prise aux susceptibilités hargneuses d'une majorité maçonnique et sectaire installée au pouvoir. Par ailleurs, la mésaventure de la Séparation excluait à peu près de l'organisation de l'Aumônerie les seuls juges compétents : les Evêques, le Pape, et en confiait les destinées à quelques laïques constitués, de fait, *Evêques in partibus* de notre armée.

A eux, en dernière analyse, à leurs bureaux demeurait confié le choix des personnes.

L'expérience de la guerre amena dans notre tactique, dans l'organisation des mille services de l'armée, des remaniements profonds.

L'Aumônerie, considérée toujours comme un service accessoire, en est demeurée à l'état chaotique du début, - avec son personnel restreint et dérisoirement insuffisant, - recruté, lorsqu'on s'en est tenu à la lettre des circulaires, non parmi les prêtres les plus vigoureux, mais parmi ceux que les infirmités ou l'âge classaient parmi les *inaptes* ; paralysé par de mesquines vexations.

L'Aumônerie française devait être et fut : « une ombre, une façade, un trompe-l'œil »⁶. Et, malgré cela, elle fit des prodiges.

En fait, c'est généralement le prêtre-soldat, l'aumônier bénévole, l'aumônier à cinq sous qui est devenu, par la force des choses - là, où les chefs ont le respect des consciences - la cheville ouvrière du service religieux aux armées.

Mais il reste, et il faut le dire, que si l'Aumônerie officielle est un « trompe-l'œil, » l'Aumônerie effective assurée, en quelques unités, par l'aumônier du régiment, est un expédient fragile, dont le moindre défaut est d'être livré au caprice des chefs, au bon et au mauvais vouloir de tout ce qui détient, dans la hiérarchie militaire, une parcelle d'autorité.

*

* *

Le brancardier Orry continuait donc à se pousser. Grâce à un aumônier militaire, un jésuite, le P. Scrépel, son dernier vœu, celui d'exercer les fonctions d'aumônier-soldat, dans une unité combattante, se réalise en 1915.

⁶ *Vérités sur l'Aumônerie militaire*, par Verax, aumônier divisionnaire, chez Beauchesne, 1917.

Le voici brancardier de régiment du cinquième bataillon du 267^e régiment d'infanterie.

Il est, au début, le seul prêtre du régiment, et, par la force des choses, en devient l'aumônier.

Tous les ennuis d'une situation partiellement fautive n'entament pas son vigoureux optimisme. Petites humiliations, petites vexations, petites brimades de petits esprits pour qui nulle autorité n'est discernable si elle n'est soulignée par un galon... Rien de tout cela ne lui enlève le sourire ni l'entrain.

C'est la rançon des âmes.

Aux cantonnements de repos, l'aumônier à cinq sous, son service de soldat terminé, organise le service religieux : la messe du matin, le salut du soir. Une baraque Adrian, non occupée par la troupe, une église à moitié détruite par les obus et dont on a recouvert le chœur d'un papier goudronné ; c'est là sa cathédrale.

La *schola*, laborieusement convoquée, les fidèles, prévenus par une tournée à la porte des cabarets et des écuries, l'abbé sonne la cloche, quand il en reste une, allume les deux cierges de sa petite chapelle portative. Il chante, il parle avec une chaleur toute méridionale des fins dernières, du Christ, de l'Eucharistie. Puis, ayant mangé en quelque grange à la commune gamelle le commun rata, il gagne la paille où couchent les bonshommes.

L'heure désirée, c'est celle où « on monte. »

L'abbé sait, qu'alors seulement, loin des suggestions de l'arrière, les âmes seront elles-mêmes pleinement.

Le dimanche, une première messe, célébrée aux tranchées, en quelque sape hospitalière, au bruit du canon, des grenades et des torpilles, l'abbé va célébrer une seconde messe au cantonnement, puis, il repart pour la tranchée, son petit autel sur l'épaule, enfermé en une musette de poilu ; sur sa poitrine, une mince custode d'argent renferme les hosties consacrées, le viatique de ceux qui n'ont pu quitter leur poste et à qui il apporte, avec l'hostie, les paroles qui créent de l'énergie.

*

* *

Son courage de brancardier est devenu proverbial.

« A force de le voir passer à travers les plus violents bombardements, dit un témoin, nous avons la sensation qu'il était invulnérable. »

Le 15 mars, il gagne, en Champagne, sa première citation.

Un mois plus tard, son régiment tient sous Verdun le secteur du Mort-Homme.

Pendant un mois et demi, l'abbé Orry fait preuve d'un mépris de la mort, d'un dévouement qui font l'admiration de tous.

Le 25 mai, son bataillon doit attaquer le village de C.

Après de grosses pertes, les hommes cherchaient à s'abriter contre les mitrailleuses, derrière le remblai du chemin de fer. Debout, sur ce remblai, l'abbé Orry parcourt le terrain, répond à l'appel des blessés, ramène son commandant et plusieurs de ses camarades, en traversant dix fois le tir de barrage.

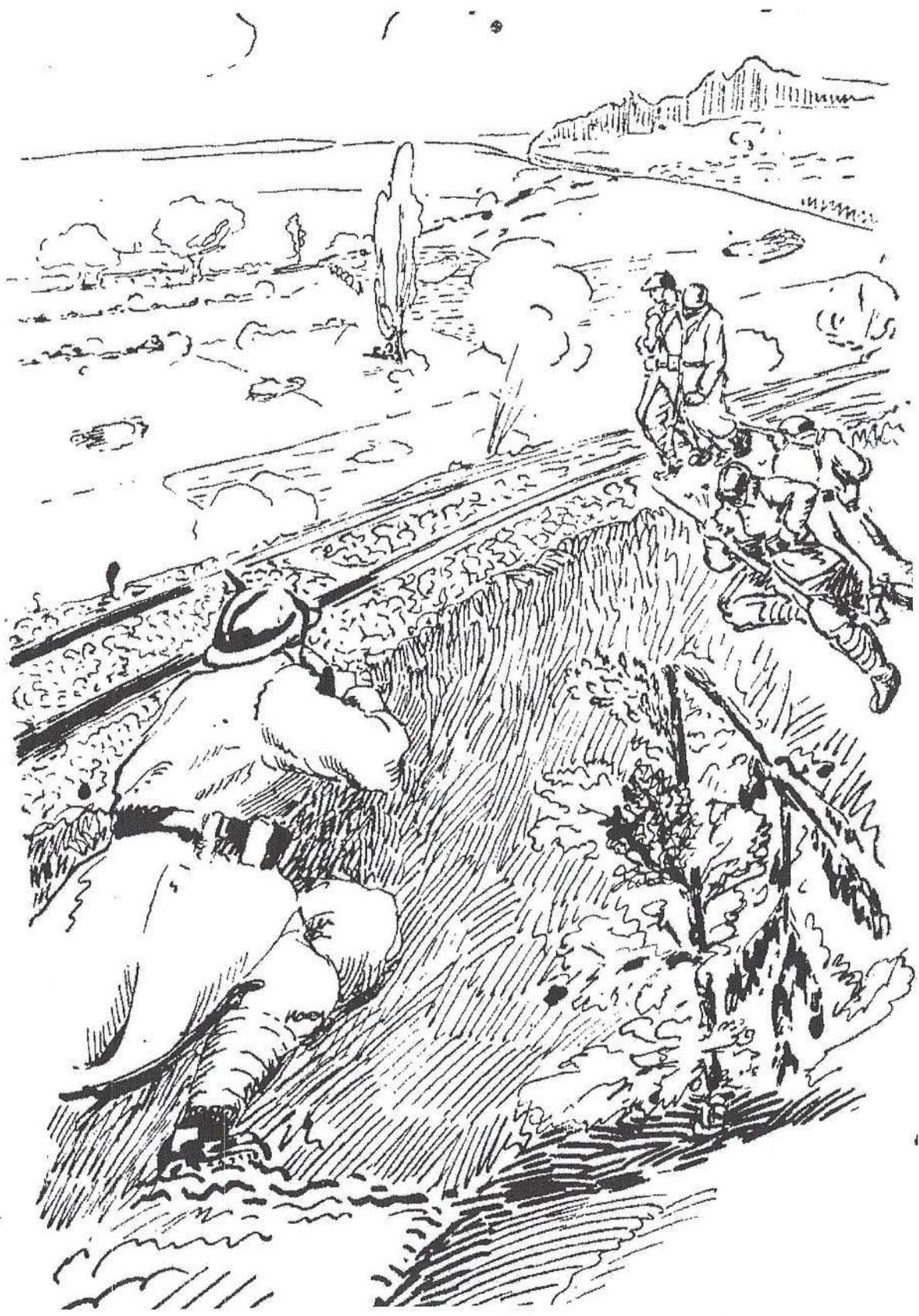
Il est proposé pour la médaille militaire et cité à l'armée :

« Toujours présent au point le plus exposé. Force morale de premier ordre, » dit la citation.

Le 4 avril, un bataillon du régiment supporte une forte attaque.

Fidèle à sa vieille habitude de sortir du rang, à l'heure du sacrifice, le brancardier Orry quitte son bataillon pour accompagner la contre-attaque, parcourt le terrain du combat, ramène le corps de son capitaine.

« Le 16, nous prenons l'offensive. Pendant quatre jours et quatre nuits, l'abbé Orry ne cesse de parcourir la ligne de feu à la recherche des blessés qu'il ramène. En terrain découvert, il passe, la tête haute, de trou d'obus en trou d'obus, semblant ne rien entendre. »



Le 18 avril, comme l'abbé Orry se penchait sur un blessé pour accomplir son double ministère de prêtre et de brancardier, un éclat d'obus l'atteignit au cou et lui trancha la carotide. La mort fut presque instantanée.

*

* *

Il était, à trente-six ans, au bout de sa courte au sacrifice.

Dès le jour de son ordination, l'Hostie lui avait fait entendre son appel : *Hostia pro Hostia*.

La réponse du prêtre à l'hostie quotidiennement reçue n'est péremptoire que du jour où il a donné hostie pour hostie.

Les uns la livrent parcelle par parcelle.

Aux élus, Dieu demande le sacrifice où se consomme, en un seul acte, la charité.

Le soldat splendide, le merveilleux ravitailleur des âmes qu'avait été l'abbé Orry, avait vécu de l'hostie.

Que les incrédules examinent cette apologétique par le fait.

Comme tant d'autres prêtres déracinés de leur vie, perdus et foulés en l'immense mêlée, mis en contact avec toutes les boues et parfois toutes les lâchetés, il n'avait eu, pour lui donner son viatique quotidien d'héroïsme, de noblesse, que l'hostie du matin.

Le jour ambitionné était enfin venu où il serait admis à mêler son sang au sang du Christ pour le rachat des âmes et de la Patrie.

Ce sang, il l'avait offert pour que ceux-là, à qui, professeur de Saint-Elme, il avait révélé le secret de la vie, fussent fidèles, pour que ces petits soldats dont il avait, en ses détails les plus crucifiants, partagé la vie, à qui il avait jusqu'au poste d'écoute donné « *Celui qui porte les péchés du monde* », « *Celui qui garde l'âme jusqu'à la vie éternelle* », pour que ceux-là crussent, sur un témoignage décisif, celui du sang, qu'en l'Hostie et en Elle seule réside « le salut de chacun et du monde. »

*

* *

« Les morts, *ceux dont l'âme ne vit pas*, ne vous loueront pas, Seigneur ; mais nous, qui vivons, nous bénissons le Seigneur »⁷ parce que nous savons, de science certaine, de la certitude même des paroles infaillibles, que de tels sacrifices sont annonciateurs de splendides résurrections.

Qu'importent nos vies ? Qu'importe qu'il nous soit refusé de voir l'aube de la Pâque ?

L'aube viendra. La pierre du sépulcre où est scellée l'âme de la France sera renversée.

Notre certitude est gravée avec le stylet d'acier sur la table de plomb.

Dominés, précédés par la nuée des témoins et des martyrs, nous allons vers le sommet où nous attirent de leurs bras sanglants ceux qui furent élevés de terre, ceux qui se livrèrent pour attirer jusqu'à eux, vers les hauts cieux, toute l'âme de la Patrie.

⁷ Ps 113, 17-18.

II - LE SAUVETAGE D'UNE AME

Ambulance de X..., Vosges.

Il s'appelait Louis C..., caporal au N° d'infanterie, et avait eu les pieds gelés aux Chambrettes.

La fiche portait : « Gelure des pieds, forme sévère... » Nous lui avons donné le lit le 25, dans la baraque D.

Pendant huit jours on l'a traité au *Dakin* et au *Reclus*.

Ce matin, 4 janvier, le médecin-chef est inquiet.

La feuille de température accuse une ascension soudaine.

A minuit, comme j'étais de garde, je me suis approché de Louis.

« Souffres-tu ?

- J'ai la jambe droite en enfer.

- Un peu de thé ?

- Si vous voulez... Je voudrais mourir. Je n'en peux plus. Ah ! mon Dieu ! »

Son rude visage de montagnard se contracte.

« Si encore je pouvais me retourner... »

Il ferme les yeux. Je m'éloigne pour garnir les poêles de bois vert. Nous n'avons plus de charbon.

*

* *

La visite du matin.

Nous voici devant le lit 25.

J'enlève le cerceau de fer qui retient les draps et les couvertures au-dessus des pieds.

Je développe la jambe droite. Louis me regarde faire, muet, les lèvres serrées.

La tuméfaction du pied a gagné la jambe et le genou. Sous la peau tendue, des cercles bleuâtres se nouent.

Le major s'est penché brusquement, tâtant les chairs... puis, s'est redressé un peu pâle.

- Mon petit, nous allons être obligés de faire quelque chose qui te fera de la peine... C'est pour ton bien.

Le petit a eu un mouvement lassé :

- Ce que vous voudrez...

Nous voilà hors de la baraque trottant derrière le major. Il neige.

Le major s'arrête :

- Salle d'opération, dans cinq minutes. Préparez tout pour l'amputation de la jambe.

Puis, se tournant vers moi :

- C'est dangereux. Il peut y rester. Préparez-le. On va prévenir les parents.

Le préparer ; j'ai cinq minutes. Dans cette ambulance de 1.500 lits, il n'y a ni aumônier, ni prêtre chargé du culte. On autorise les prêtres-infirmiers à se débrouiller rapidement et discrètement pour assurer la liberté des mourants. Une angoisse m'étreint. Me voici au lit 25.

« Mon cher ami, nous allons te porter à la salle d'opération, tu devines pourquoi ?

- On va me la couper ? Tant mieux. Je souffre trop... Puis, je guérirai plus vite.

- Oui ; à moins... Ce sera dangereux.

- Je suis vigoureux.

- Ta mère est une bonne chrétienne ?

- Oui. Moi aussi.

- Tu sais que je suis prêtre ?

- Ah ! Si, des fois, j'y restais, vous écririez à ma mère, n'est-ce pas ? Voici son adresse. Il y a des lettres dans ma musette et des affaires. Vous les lui enverrez ?

- Oui.

- Puis, si vous voulez me confesser... Je ne crois pas que ça presse, mais on ne sait pas.

- C'est cela.

- Pas ici devant tous. A la salle.

- Bien. Prépare-toi. Nous avons quelques minutes. »

Les brancardiers sont déjà là pour emporter le malade. Je cours trouver l'abbé L...

- Vite, vite, allez à l'église. Rapportez saintes huiles, viatique, salle d'opération ; je tâcherai de gagner quelques secondes, mais dépêchez-vous. Courez.

Il part, dans une bourrasque de neige, et je cours à la salle d'opérations.

Louis est déjà sur le « billard »⁸, déshabillé, recouvert seulement d'une couverture. Les troussees sont prêtes. Dans la salle voisine, les chirurgiens se préparent, passent leurs sarrauts blancs et leurs gants de caoutchouc. Hâtons-nous.

Je me penche sur le « billard ».

- Mon petit Louis.

Il joint ses mains et fait son signe de croix...

La porte s'ouvre. Le major, suivi de ses aides, s'approche, les manches retroussées. Il m'aperçoit.

« Qu'est-ce que vous faites-là ?

- Le malade a voulu voir un prêtre...

- Il fallait faire cela avant...

- J'ai eu cinq minutes. Le malade voulait me parler ici, non ailleurs.

- Soit, faites vite. Sortons, messieurs. »

Je m'approche de nouveau du patient.

Il recommence son signe de croix.

- Mon père, bénissez-moi parce que j'ai péché.

Je soutiens sa tête de mon bras...

Voilà qui est fait, je l'absous. Il soulève ses pauvres bras nus et m'embrasse.

⁸ Table d'opérations.

« Je vais te donner une image du Sacré-Cœur pour te garder et te donner du courage.

- Merci. Vous verrez que je serai courageux.

- Tu offres tes souffrances et, si Dieu le veut, ta vie *pour la France*, l'expiation de tes péchés ?

- Oui, oui. »

J'attends avec impatience l'abbé L... Il aura trouvé l'église fermée. Mon Dieu, faites qu'il se hâte.

« Louis, je vais, dans quelques instants, te donner l'Extrême-Onction et la Communion.

- Oui, je me prépare. »

Je compte les secondes. Des pas à la porte. C'est l'abbé.

J'ouvre. Ce sont les majors. Ils entrent.

L'infirmière retire la couverture. L'aide-major enfonce le masque au chloroforme sur la tête du blessé. Un infirmier se présente avec des pinces, le bistouri, un autre dispose les cisailles, la scie.

Je sors. L'abbé L... arrive tout essoufflé au bout de l'allée. Trop tard.

*

* *

Le soir, cinq heures et demie.

L'amputé est dans la salle d'isolement, gardé par une infirmière.

Il sort peu à peu du coma. Une sueur froide couvre ses tempes. Près du lit, le baquet pour les vomissements. Le pouls baisse.

« Encore quelques heures, murmure l'infirmière. C'est la fin.

- M'entends-tu ? Louis.

- Oui. Voyez, j'ai été courageux. Je suis mieux. Je guérirai.

- Si Dieu le veut. Tout danger n'est pas passé. Je vais te renouveler l'absolution.

- Oui.

- Puis, te donner l'Extrême-Onction. »

L'infirmière s'est mise à genoux. Il fait sombre. Une bougie est allumée auprès du lit. Je fais les onctions.

Inutile de songer à la communion. Le malade vient de s'assoupir. Il se réveille pour un vomissement. Je borde son lit. Il murmure : « Sacré Cœur... confiance en vous ».

Sept heures du soir.

J'arrive comme il vient d'expirer. Pas d'agonie. Un sommeil plus profond, puis l'immobilité.

A genoux au pied du lit, j'ai récité les prières des morts, et le chapelet.

Puis, j'ai procédé à l'inventaire.

Dans une enveloppe, un mandat-poste non encore échangé. Dans le porte-monnaie, rien si ce n'est quelques images du Sacré Cœur et une ample provision de médailles.

Au matin de l'Epiphanie, nous sommes allés en cortège retirer son corps de la morgue. L'église de X..., qui est pauvre et n'a pas de prêtre, a pourtant voulu faire les choses dignement. On a sonné la grande cloche, installé le catafalque, sorti les chandeliers des jours de fêtes.

Pauvre vieille maman, à qui la joie ne fut pas donnée d'accompagner votre enfant vers son dernier repos, une douceur vous viendra de savoir qu'il eut des funérailles comme tant d'officiers n'en connurent pas. Un chœur de prêtres soldats chanta le *Dies iræ*.

Une neige très fine, très blanche, tombait sans bruit quand, la messe terminée, l'absoute donnée, nous avons gagné le petit jardin de l'ambulance, transformé en cimetière. Le cercueil de bois blanc porté par quatre soldats avance silencieusement sur un chemin de neige. Le peuplier grossièrement raboté du cercueil disparaît maintenant sous une mince couche de neige.

Je songe au pèlerinage des Rois Mages.

Ce petit montagnard de l'Isère, aux paroles rares, ce remueur de terre qui n'avait jamais eu le temps d'embellir son esprit, avait eu celui de grandir son âme. Il avait compris ce que tant d'autres

ignoreront toujours, malgré les livres, le sens de ces paroles : « Mourir pour la Patrie » ; offrir à Dieu sa mort, pour que la Patrie vive et qu'elle vive *telle* que les grandes pensées de Dieu la veulent.

Par là il avait pris place dans le cortège de nos Rois Mages, en ce matin de l'Épiphanie..., dans le cortège de ceux qui nous ont précédés vers le berceau de la France nouvelle, de cette France, dont la naissance est achetée du ciel, par les deniers prodigués de nos meilleures vies.

L'infirmière avait tressé une couronne de lierre et de fleurs de papier.

Lorsque chacun, à son tour, eut béni la tombe, on suspendit la couronne aux bras de la petite croix de bois.

III - UNE FÊTE DU SACRÉ CŒUR ENTRE DEUX ASSAULTS

13 juin 1917. (M.-L., Lorraine.)

Nous commençons le *triduum* préparatoire à la Fête du *Sacré Cœur*. Nous ferons, vendredi, la consécration des soldats.

On m'affirme qu'une circulaire de M. Painlevé, ministre de la Guerre, vient d'arriver aux Armées. Je croyais qu'elle concernait la propagande défaitiste qui s'exerce un peu partout autour de nous. Non. M. le ministre de la Guerre demande aux chefs de corps de veiller soigneusement à ce que les aumôniers militaires ne fassent pas la consécration des soldats catholiques au *Sacré Cœur*.

Ce serait là une violation de l'Union Sacrée.

Ne désespérons pas de recevoir un de ces jours une circulaire qui modifiera la liturgie, le *Credo* catholique dans le sens de l'Union Sacrée telle que la conçoivent ces messieurs.

*

* *

J'arrive à l'église où je parle du *Sacré Cœur*. De celui qui, parce qu'il aimait, s'est livré, est mort.

Des soldats sont là, de tout âge, de toute arme, emplissant l'église. Et leurs yeux, mieux que toute parole, me disent : « Nous comprenons cela. Ne sommes-nous pas, nous aussi, ceux qui vont se livrer et, peut-être mourir, parce qu'ils ont aimé ? »

Ils arrivent du Chemin-des-Dames, et vont repartir pour Flirey. Ce sont des troupes d'attaque.

Le soir de la fête du *Sacré Cœur*, le partage s'est fait. Une moitié des soldats s'est entassée dans les cabarets. Le village est plein de chansons et de cris.

L'autre moitié est à l'église. J'ai distribué l'acte de consécration.

Le commandant s'est offert pour le lire, à haute voix, au nom de tous les soldats présents.

La voix nette, vibrante du chef a mis un frisson dans tous les cœurs.

Le fanion du bataillon, un magnifique drapeau du Sacré Cœur, flotte près de l'autel.

*

* *

On m'avait dit : « Ne tentez pas la procession. Ce serait un échec. Quelques femmes, quelques enfants suivraient peut-être... Les hommes ne broncheront pas ».

Essayons tout de même :

« Mes chers amis, il s'agit aujourd'hui d'arracher au Cœur de Jésus la victoire de la France. Il s'agit de lui faire violence par un acte de foi. Plus cet acte nous coûtera, mieux cela vaudra. D'ailleurs, nous n'en sommes plus à marchander de petits sacrifices après en avoir consenti de si grands !

« Mais pourquoi parler de sacrifice ?

« Quelqu'un va passer parmi vous, devant qui nos plus grands généraux sont bien petits : Dieu. Je vous demande de former son cortège.

« Et dans ce cortège, il est juste que nos soldats marchent les premiers. Premiers à l'honneur comme ils le sont à la peine... »

Le Saint-Sacrement s'avance sous son dais, tandis que le canon de Flirey fait trembler les verrières.

Le commandant se lève et, le chapelet à la main, prend place derrière le dais. Les capitaines suivent, puis les lieutenants, puis les soldats... ainsi qu'au défilé. Toute la foule s'est levée pour emboîter le pas. Les bancs sont vides.

- « *Nous voulons Dieu, c'est notre Roi.* »

Oui, il l'est vraiment, en cette église de Lorraine, comme il le fut sur la route de Bethphagé.

Auprès de ces voix qui montent en acclamations, que sont les autres voix, les pauvres voix lointaines de ceux de là-bas, de ceux qui n'ont pas connu le baptême du feu... De ceux qui ont donné leurs paroles, tandis que ceux-ci donnaient leur sang ?

Pauvre France qu'on a calomniée, travestie, donnant pour les authentiques représentants de ton génie, de ta pensée, ceux qui n'étaient pas plus Toi que le lierre parasite n'est le chêne auquel il s'attache pour une saison !

Ton âme, ton cœur, les voici qui chantent et qui prient sur les lèvres de tes meilleurs fils. De ceux que tu as choisis à l'heure de l'angoisse, pour te défendre et te rajeunir.

*

* *

« Où est le livre où on doit s'inscrire pour répondre : Présent, à l'appel de Montmartre, questionne le commandant.

- Sur l'autel de Jeanne d'Arc.

- Bien. On y va. »

Le défilé devant l'autel a duré une heure. Il y a des signatures en coup de sabre, des signatures d'assaut qui sentent la mêlée, des signatures gauches et maladroitement de paysans plus habitués à manier la charrue que la plume.

Puis, sur le porche de l'église, à côté des tombes des combattants qui reposent là, depuis les jours de la Marne, je me suis entretenu, quelques instants, avec les officiers.

L'un d'eux a sorti de sa poche deux circulaires copiées à la machine. Toutes deux sont signées du ministre de la Guerre. L'une prescrit de donner aux Musulmans servant dans nos armées toute facilité pour la célébration des fêtes de leur Ramadan ; l'autre d'interdire aux catholiques la célébration de la fête du Sacré Cœur et la consécration qui en est le couronnement.

Ceux-ci sont des catholiques. Ils viennent des Marches de l'Est. Race dure et volontaire, à la parole rare, mais sachant agir et mourir. Race opprimée et foulée, à l'heure des invasions ; en

perpétuel éveil, ayant puisé dans le martyre séculaire, le sens aigu de l'ennemi, un amour épuré de la Patrie.

Depuis trois ans, ils furent de toutes les dures affaires. La mort n'a pas encore voulu d'eux. A la provoquer, ils n'ont gagné que des décorations et des blessures. Mais, tant d'autres qui partirent comme eux, avec eux, fils de la Meuse, de la Lorraine, ne reviendront plus. Une gravité douloureuse est sur leur visage.

Le soleil décline. L'officier a froissé les deux circulaires et les a mises dans sa poche. Ils se taisent. Tous ces héros, du commandant au petit aspirant, ont senti sur leur visage comme la brûlure d'un soufflet. Ils sont tristes, de cette tristesse qui « dévore un peu de la substance de l'âme avec laquelle on fait de l'énergie. » » Leur âme à eux est assez riche pour résister à cette usure... mais combien d'autres...

« Demain, dit le commandant, nous irons reconnaître le Secteur. Voilà le canon qui commence à donner. Allons nous préparer *pendant que ces messieurs...* Et se tournant vers moi :

« Monsieur l'abbé, où donc ont-ils appris la psychologie et l'histoire ?

« Qui leur fera comprendre que nous vivons sur nos siècles ?

« Pensent-ils que notre résistance serait ce qu'on la voit, si nous venions d'inventer nos arguments d'énergie ?

« Nous tenons par nos racines profondes, par notre foi. Et leur souci est d'arracher ces racines. »

*

* *

Derrière moi, un jeune aspirant, titulaire de la médaille militaire et de la croix de guerre, murmure :

« Faut pas s'en faire : tout ça, c'est le vieux machabée anticlérical. Abandonnons-le aux vers. La France, c'est nous.

« Qu'ils nous fichent donc la paix, ces pauvres gens, et qu'ils nous laissent faire. S'ils ont encore le droit de se dire Français, c'est parce que, tandis qu'ils faisaient leurs discours et leurs

circulaires, nous faisons *autre chose...* à quoi, ni leurs discours ni leurs circulaires n'étaient pour rien.

- A quelle heure entendrez-vous les confessions, demain ?
interrompt le commandant.

Nous n'avons pas pu communier aujourd'hui. Ce n'est qu'une moitié de fête ! »

IV - AU CHEMIN-DES-DAMES

1. Emmaüs.

Verneuil, juillet 1917.

Je gagne le poste de secours. La lampe n'est plus allumée. Un hublot creusé tout en haut, protégé par un mur de sacs, nous verse une lumière pauvre.

De toutes les crêtes du Chemin-des-Dames, l'artillerie tonne. Des volcans de fumée montent des bois.

Je vais célébrer la sainte messe dans la cave de l'aumônier. Comme je commence, un soldat, ayant aperçu la petite flamme des deux cierges, entre. Il est de ceux qui « montent. »

« Pourrais-je communier ? »

- Oui, mon ami. Je vais mettre une petite hostie. »

Il est debout, jeune et frêle en ses habits boueux, un livre de prières à la main. Des sifflements passent. Lui ne paraît pas entendre.

Il s'est mis à genoux sur le sol, les mains jointes, Je lui donne l'hostie en murmurant les paroles rituelles :

« Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde ton âme jusqu'à la vie éternelle. »

Il a poursuivi quelques instants son action de grâce en silence ; puis, tranquillement, ayant repris son barda, il est reparti.

Je me rappelle les disciples d'Emmaüs, s'arrêtant comme lui, au soir d'un monde, dans une auberge au bord du chemin. Le maître leur rompit le pain. Alors, ils le reconnurent. Et ils « remontèrent », le cœur brûlant. Ils allaient témoigner au monde qui mourait, à celui qui venait de naître de la sanglante semence, qu'Il était vraiment ressuscité et leur avait parlé.

Un chant d'oiseau me fait lever la tête. Un vol d'hirondelles s'est arrêté au bord d'un toit encore debout. Elles lissent leurs

plumes en un rayon de soleil et, sans se soucier du cataclysme, chantent le jour.

Minuit.

Je suis de garde au poste de secours. Le défilé des blessés commence.

Un blessé est sur le « billard », la cuisse et le pied droit broyés. Le major fait les piqûres ordinaires. Comme l'aiguille s'enfonce dans les chairs pour la seconde fois, le blessé pâlit, pousse un soupir comme un râle. C'est la fin. Je me penche soutenant sa tête :

« Tu as fait ta première communion ? »

Ses yeux s'ouvrent :

« Oui.

- Je suis prêtre. Je vais te donner l'absolution, veux-tu ?

- Oui. »

Comme j'achève les paroles sacramentelles, tout le corps se détend en un grand frisson. Les lèvres se sont immobilisées dans un sourire. Je ramène sur son visage un pan de la capote.

Maintenant, le corps repose dans la chambre haute, au-dessus du poste. Une pauvre chambre aux murs béante, pleine de gravats et de pierres, où un grand Christ douloureux, sauvé des ruines de l'église, ouvre ses bras meurtris, sciés par des éclats d'obus. C'est *Lui* qui veillera la veillée funèbre. *Il* sera là pour le père et la mère, pour l'épouse et les enfants.

Nous avons donné au mort notre dernier cercueil, et le soir, vers cinq heures, je l'ai conduit au cimetière, où j'ai béni la tombe, récité les prières, jeté sur le cercueil la première poignée de terre.

Le lendemain matin, le défilé a recommencé.

Voici un jeune gars : des yeux bleus naïfs, une figure d'enfant terreuse et vidée de sang.

Puis, un sergent mitrailleur, de Bourg-en-Bresse.

Sa fiche porte : « Ecrasement des deux jambes par éclat d'obus : plaie superficielle de l'abdomen... » Le major fait des injections de sérum, d'huile camphrée, une piqûre de morphine.

L'aiguille s'enfonce pour la troisième fois. Le blessé devient livide. Ses grands yeux élargis cherchent dans la salle obscure une figure amie ; quelqu'un qui soit là pour autre chose qu'imposer à son corps sanglant une dernière souffrance, qui soit là pour son cœur, son âme. Une soutane paraît au bas de l'escalier. C'est l'aumônier. Alors j'ai vu. J'ai vu passer dans les yeux immobiles un rayon, puis, les bras se tendre, en un geste de délivrance. J'ai deviné un cri de toute l'âme, jailli d'une effroyable solitude vers l'ami.

L'émouvant dialogue a duré quelques instants :

« Tu as fait ta première communion ?

- Oui.

- Je vais te donner l'absolution, mon enfant.

- Oh ! oui, Monsieur l'aumônier. »

Il faut débarrasser la table d'opération. Nous emportons le mourant.

Le voici étendu sur son brancard, dans le petit hangar aux désinfectants, à côté de sacs de chaux et de bidons de grésyl. Je reste à côté de lui, il joint les mains.

« Monsieur l'aumônier...

- Oui, mon petit, me voici. »

Je suis resté pour recevoir son dernier soupir et lui fermer les yeux.

Nous l'avons étendu dans la salle mortuaire, et il m'a semblé que le pauvre Christ mutilé avait un sourire très doux, très douloureux, tout semblable au sourire du petit qui dort, les mains jointes, sur les pierres.

Dimanche. Les gaz.

Quatre heures du matin.

- Alerte aux gaz. Mettez vos masques.

La nuit est d'une pureté idéale.

Les rafales de l'artillerie ennemie arrivent sur le plateau avec une effroyable régularité. Les obus passent avec le sifflement soyeux d'un vol d'oiseaux migrateurs, tombent, là-bas, avec l'éclatement étouffé des projectiles à gaz.

Vers huit heures, la vague des intoxiqués commence à déferler. Pas de sang, mais des spectres jaunes, crispés, tordus. La cave est pleine de râles et de cris : « De l'air ! De l'air ! » Les pauvres enfants étouffent. Des toux déchirantes suivies de vomissements, secouent ces loques humaines. Une odeur de chlore et de phosphore emplit la sape. Aux injections d'huile camphrée et de caféine, succèdent les injections hypodermiques d'oxygène.

Nous allons de l'un à l'autre, distribuant des potions d'ipéca, présentant aux lèvres bleuies des ballons d'oxygène. Plusieurs luttent vaillamment contre l'étouffement, essayent de plaisanter.

Puis les yeux se ferment. La bouche s'ouvre toute grande. C'est fini.

L'aumônier se multiplie, s'incline sur les mourants. Nous emportons les morts pour faire place aux vivants.

Il est midi. Le ciel n'a jamais été aussi pur.

Dans la salle mortuaire, sept cadavres sont déjà étendus. Il n'y a plus de cercueils ni de suaires. Ils sont là sur les pierres ; quelques-uns à moitié nus. La mort a fait un horrible travail. Des bras se tendent, des mains se crispent sur la face, la gorge, luttant contre l'étouffement. Les yeux grands ouverts, sans lumière, fixent là-bas quelque vision d'horreur. Une bave jaune sort des bouches tordues...

Mais voici que je regarde le Christ qui veille là. Une fois encore je le trouve semblable à eux.

Jaune comme eux, et couvert de poussière, de boue, la bouche tordue, les yeux grands ouverts et fixés sur le ciel... C'est bien celui que le prophète vit devenu semblable au lépreux et au ver de terre et qui n'avait plus figure humaine. Une seule chose est demeurée intacte en ce corps déchiré : la couronne d'épines. Jusque dans la mort et l'universel dénuement, elle annonce l'éternelle royauté que nul ne ravira, la royauté de l'immolation.

Et ceux-là aussi m'apparaissent des rois couronnés par le sacrifice de l'impérissable diadème.

Eux seuls demeureront grands.

2. Au Trou Bricot.

Août 1917.

Tous les deux, Jacques et Jean, appartiennent « au corps franc », à la troupe d'élite, réservée pour les coups de main.

Cela a vingt ans, deux poils de moustache, des yeux clairs, et ignorera toujours le sens du mot prudence,

Je les avais pris pour deux frères. - Ce n'est pas tout à fait cela, m'ont-ils expliqués, mais on s'aime bien tout de même... S'ils s'aiment !

Or, dimanche, nous avons eu la messe en un recoin de notre tunnel. Une caisse à l'entrée de la sape, deux drapeaux, deux bougies dont la petite flamme tremble à l'éclatement des gros Fritz : voilà notre autel.

Des ombres cheminent, arrivant du fond du trou, à tâtons.

Les dormeurs, couchés sur la terre, là-bas, où s'éteint la flamme des bougies, faute d'air, s'éveillent heurtés au passage par les fantômes.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Une alerte ?

- Non, la messe. »

Plusieurs se lèvent. Ils viennent, la figure jaune, les traits tirés, à travers les caisses de grenades.

Les ombres sont groupées autour des deux pauvres lumières.

La messe commence tandis que le bombardement continue à la porte de notre caverne, arrachant les dernières branches aux derniers arbres du ravin.



La communion. Jacques et Jean se sont avancés. Ils s'agenouillent sur le sable, lèvent les yeux vers l'hostie.

« Qui c'est ? questionne une ombre.

- Le Corps franc. »

Puis, la messe finie, ils sont venus tous les deux, bien gentiment, se présenter.

- L'A. C. J. F., mon Père.

La présentation est suffisante.

On a causé et, un instant, nos âmes ont oublié.

Comme on se préparait, tous les deux ont questionné à la fois :

« Y a-t-il une messe tous les matins ?

- Oui.

- On peut y communier ?

- Certainement. Voici notre chapelle, au bord du ravin, dans le poste du guetteur.

- Quelle heure ?

- Six heures.

- Merci. A demain, si on n'est pas alerté. »

L'abri du guetteur est bâti au-dessus de la sape du Poste de secours : un cube de sacs de terre et de sacs d'étuis de cartouches, adossé au rocher.

Pour toit, une tôle ondulée. Trois hommes, debout, remplissent notre cathédrale.

Six heures du matin.

Le canon se repose. Une buée pourpre flotte sur le Chemin-des-Dames.

Dans le ravin d'enfer, criblé, soulevé par les éclatements des obus, nulle vie ne subsiste plus.

Un amoncellement de débris sans nom s'entasse au pied de l'ormeau demeuré seul debout, sec, les bras coupés, la tête amputée, attendant le coup de grâce.

En face de nous, le boyau par lequel nous portons nos blessés, et que les équipes de travailleurs réparent, chaque nuit, aux heures d'accalmie.

Des pas dans la piste. Les voici.

La messe commence. Tous deux se serrent près de l'autel.

Ecce Agnus Dei. « Voici l'Agneau qui porte les péchés du monde. » Comme le fardeau est lourd, Seigneur !

La guerre ne l'a pas allégé. De partout et d'ici... et à toute heure, ils viennent sur vous, nos péchés.

Et pourtant n'avez-vous pas permis *cette heure* pour notre rachat, pour que la somme de nos égoïsmes et de nos orgueils, de nos luxures et de nos blasphèmes fût diminuée ?

L'est-elle ?

Mais à côté du poids des iniquités, il dépend de nous qu'il y ait des contrepoids, des vertus et des mérites dont l'inépuisable trésor est en cette petite hostie.

Jacques et Jean ne se sont pas mis à genoux, car notre chapelle est trop étroite. Ils ont reçu la communion debout, en leurs habits râpés, couleur de boue où seul, sur la poitrine, le ruban de la Croix de guerre met une note claire. L'action de grâce n'est pas longue. Les torpilles et les obus commencent à éclater sur le rocher.

« Au revoir, mes enfants. A demain.

- A demain. »

Ils sont revenus fidèlement.

L'abri du guetteur demeurera dans leurs souvenirs et dans ceux de Dieu... Et s'*Il* vous garde à nous et à son œuvre, vous serez tous deux au rang des dévoués, dans les *Corps francs* du Christ, parmi ceux qui savent veiller aux remparts de la cité de Dieu, parce que leur âme fut trempée par la longue épreuve.

V - AVEC LES DRAGONS

31 mai 1918.

Notre bataillon de dragons a reçu l'ordre, à neuf heures vingt-cinq, d'occuper les crêtes 235-223, entre les bois de Trotte et de Pareuil, au nord de Verneuil, de s'opposer, à tout prix, à la progression de l'ennemi vers le couloir de la Marne.

A dix heures, cavaliers et mitrailleurs sont en ligne. La lutte est devenue un duel à l'épée. Que la riposte tarde un instant ou manque de vigueur, et notre armée tournée, coupée, est jetée à la Marne.

Dix heures trente.

L'ennemi pousse une vigoureuse botte vers Verneuil et la Marne. On pare.

Treize heures trente.

Nouvel effort pour tourner notre ligne par la vallée. Deux sections de cavaliers, appuyées par nos automitrailleuses, courent se placer en verrou, depuis les pentes jusqu'à la rivière, et communiquent avec les défenseurs de la crête par des liaisons optiques.

Quatorze heures.

Nouvelle poussée ennemie vers le bois de Trotte qui s'étend en bastion, au-dessus de Vandières et des ponts de la Marne. Une section du 28^e dragon charge à la baïonnette, nettoie les lisières du bois, tandis que le lieutenant L..., du 32^e dragon, arrête et rassemble des soldats d'infanterie en repli, les regroupe, les ramène jusqu'au bois.



Quatorze heures trente.

Une seconde vague venant de la Malmaison déferle sur le bois de Pareuil, tandis que des infiltrations sont signalées sur notre arrière vers la Marne et le bois de Navarre. On pare.

Dans la nuit, de nouvelles infiltrations se produisent vers la Marne, sont repoussées par la compagnie F... du 27^e dragons.

Le village de Vandières où est installé le poste de secours, au pied de la crête, est devenu un enfer.

Le hennissement des chevaux éventrés, le meuglement des bœufs et des vaches écrasés sous les étables en ruines se mêlent à l'éclatement des obus, aux sifflements des balles.

La cour, le jardin, sont pleins de blessés étendus sur des brancards, des couvertures. Les marches de pierre de l'escalier sont rouges de sang.

Sous un rosier crème, un énorme amas de charpies rouges.

Les morts sont ensevelis, en hâte, à la porte de l'église, dans le petit cimetière, puis dans les plates-bandes du jardin de l'ambulance.

Samedi 1^{er} juin.

L'holocauste continue. La poussée des eaux devient plus impétueuse, plus continue. La jetée tiendra-t-elle ?

Onze heures.

Un bombardement violent s'abat sur la crête, en préparation d'attaque. Puis, trois vagues successives déferlent sur le bois de Trotte.

Mitrailleuses et fusils-mitrailleurs les accueillent, tirant à bout portant sur la masse humaine.

Le coup est paré.

Treize heures.

L'assaut ennemi prend pour objectif la côte 223. Les deux sections qui tiennent la ligne sont décimées, l'une d'elles réduite à huit cavaliers. Des deux officiers, l'un est tué, l'autre blessé.

Quatorze heures.

Les morts et les blessés gisent étendus parmi les hautes herbes. Mais l'effort ennemi a été brisé. La jetée a tenu.

Quinze heures.

Les communications avec l'arrière sont coupées. Le tir de contre-préparation, réclamé à notre artillerie par télégraphie optique, n'arrive pas.

Seize heures.

Les vagues d'assaut débouchent. Pas d'artillerie pour les accueillir.

Les fusils-mitrailleurs, avec un héroïsme splendide, se font décimer pour ralentir la marche de l'assaillant. Enfin, les tirs de barrage réclamés arrivent.

Une avalanche d'acier s'abat sur les colonnes en marche qui hésitent, tourbillonnent dans la fumée des explosions, enfin s'arrêtent.

Dix-sept heures.

L'assaut est brisé. Les cavaliers n'ont pas cédé un pouce de terrain.

Le silence s'est fait. La paix descend sur les bois. Le vent a balayé les fumées de la poudre. Un léger parfum d'ambre monte des vignes en fleurs. Là-bas, la Marne envahie par l'ombre des collines ressemble à un large miroir d'acier bleu, où traînent des écharpes de pourpre.

Dix-huit heures.

L'accalmie a duré une heure. Le bombardement reprend. Fusants et percutants s'abattent sur nos lignes.

2 juin.

Cinq heures et demie.

Dès l'aube, une violente préparation d'artillerie fait prévoir un nouvel assaut.

Pendant une heure et demie, cavaliers et cuirassiers à pied demeurent couchés sous la rafale qui fauche les seigles, émonde les vignes et, de temps à autre, projette en l'air dans un cône de fumée quelques débris humains.

Sept heures.

Les cavaliers se redressent, saisissent leur carabine. Mitrailleurs et fusils-mitrailleurs prennent la hausse de 500 mètres.

Voilés par la fumée des derniers obus, les ennemis montent à l'assaut dans la direction de la côte 223.

Pendant une heure, l'ennemi s'acharne à franchir la barrière de feu.

Il y a des fleurs rouges par les blés, larges comme des torses humains, et des plates-bandes et des massifs dont la pourpre émerge du vert des trèfles.

Les derniers *Hoch !* meurent parmi les râles des blessés, le tonnerre bref des 75. Répit.

Jeudi, 6 juin, octave de la Fête-Dieu.

Il fait encore nuit, un blessé d'infanterie vient d'arriver, la tête fracassée. Les brancardiers l'ont déposé sous le grand sureau en fleurs.



Je m'agenouille près de l'agonisant et, après la dernière absolution, cherche sur son front une petite place pour l'onction suprême.

Puis, je gagne l'église pour y célébrer la sainte messe.

Une odeur de cadavres flotte sur la petite ville martyrisée.

Des chevaux pourrissent le long du chemin et dans les étables effondrées.

Nos morts sont là, ensevelis près du seuil de l'église sous une légère couche de terre. Des mains pieuses ont renouvelé les fleurs.

La petite église romane demeure intacte au milieu des maisons en ruines et protège le repos de nos morts. Quelques vieux prêtres brancardiers ont devancé l'heure du réveil pour venir célébrer leur messe et, silencieux, retournent à leurs corvées.

L'acte qu'ils viennent d'accomplir n'est pas prévu par les règlements, il est en marge des consignes. Et pourtant, ils viennent de *servir* plus efficacement qu'ils ne le feront au cours d'une journée partagée entre les corvées les plus disparates.

Ils viennent de faire intervenir dans les destinées de la famille humaine l'action rédemptrice de Dieu.

Ces pauvres soldats, perdus dans la foule qui ne sait pas, ou veut ignorer, viennent d'un geste souverain, d'insérer dans la trame de nos fautes quotidiennes, - celles des individus et celles des peuples, - le rachat divin.

« Ce sont les péchés qui font perdre les batailles », disait Jeanne d'Arc. Au-dessus des péchés publics et des prévarications secrètes, ces hommes ont élevé la victime qui rachète.

Pourquoi nos pauvres philosophies qui naissent et qui meurent, entre un matin et un matin, veulent-elles ignorer cette compénétration de l'histoire humaine et de l'histoire divine que le paganisme lui-même avait discernée, que les plus hautes intelligences et le sens populaire, dès qu'il n'est pas déformé, ont toujours acceptée, comme une vérité première ?

Pourquoi cette manie d'enfants, de rapetisser l'histoire à notre taille et d'isoler le monde de sa Cause ?

Un humble fanion du Sacré Cœur est sur l'autel, un de ces fanions qui sont sur des milliers de poitrines de soldats. Et cette présence montre que la foule de ceux dont l'âme fut purifiée de ses scories au creuset de la longue épreuve n'a pas perdu le sens de notre histoire. Une foi obscure s'enracine, à chaque nouvelle angoisse, à chaque désillusion, dans les âmes droites, qui s'exprimait tout à l'heure en ces mots d'un soldat :

- L'homme n'est pas tout. S'il propose, Dieu dispose.

Je monte le dernier à l'autel. Je n'y suis pas seul, malgré la solitude de l'église.

Autour du grand Immolé dont le sacrifice donne un sens à nos souffrances, je devine l'invisible présence des âmes de tous mes enfants endormis tout près du porche, là-bas, sous les rosiers de l'ambulance, là-haut, à la lisière du grand bois. Je perçois leur humble prière.

Ils redisent la protestation du Centurion que le prêtre répète à l'instant le plus solennel de la messe :

Domine, non sum dignus.

« Seigneur, nous ne sommes pas dignes que vous veniez vers nous pour nous introduire en la demeure de votre paix et de votre lumière. Mais dites seulement une parole et nous serons purifiés.

« N'entrez pas en jugement rigoureux avec nous.

« Nous avons été conçus dans le péché d'un monde qui avait voulu consommer son divorce avec vous et vivre comme un enfant sans père, sans mère et sans maître.

« Pourtant, nous nous sommes souvenus du catéchisme d'autrefois.

« Nous sommes venus là où le devoir voulait.

« Nous ne sommes pas demeurés parmi les spectateurs égoïstes.

« Nous sommes morts pour que la France demeurât digne de vous et de cet évangile du sacrifice auquel nous donnions - sans trop savoir - le témoignage de notre sang.

« Nous avons élevé de nos corps rapprochés un vestibule, une large voie sacrée par laquelle la France, née de notre sang, s'acheminera et conduira le monde vers les hauts lieux. »

Voici quelques dragons qui demandent à se confesser et à communier :

- C'est pour nos camarades, Monsieur l'Aumônier.